

# Un drame au « Temps »

C'est Clément Vautel qui, dans *Cyrano* (1), vient de nous apprendre l'atroce nouvelle : notre Souday [Sulfate de] aurait piqué soudain une crise de Valéry-manie et il serait dans un sanatorium, en attendant de se faire immerger au cimetière marin du même poète, académicien, et rapprochéur franco-allemand [à l'aide de conférences berlinoises]. Je citerai d'abord Vautel :

« A vrai dire, depuis longtemps, les vers — si ce sont des vers — de M. Valéry avaient dérangé le cerveau de notre confrère. Et il serait facile de suivre, dans la collection du *Temps*, les progrès d'une folie qui, de douce, est devenue furieuse.

« M. Paul Souday a d'abord parlé de M. Valéry et de sa poésie pure à de longs intervalles et en termes modérés quoique déjà fort élogieux. Puis, traitant l'auteur de *Rhumbs* de « prince de l'esprit », il lui a consacré des articles de plus en plus nombreux et enthousiastes... Tel un amant qui dispute à un rival sa maîtresse, le critique du *Temps* déclara la guerre à l'abbé Bremond qui faisait profession d'aimer aussi les bouts rimés de M. Valéry : encore un peu et cette dispute finissait par un drame passionnel. M. Souday a, sans doute, vaincu dans ce tournoi dont une Chimène à moustaches était le prix, car il ne pouvait plus, à la fin, écrire trois lignes sur n'importe qui ou n'importe quoi sans y introduire le nom de son idole.

« Le *Temps* était devenu, dans sa partie littéraire, une espèce de prospectus pour M. Valéry et ses œuvres complètes en trois plaquettes sur papier des manufactures impériales du Japon. »

Je citerai maintenant quelques helminthes du *Cimetière marin*, manifestement inspirés de Mallarmé :

*Comme le fruit se fond en jouissance,  
Comme en délice il change son absence,  
Dans une bouche où sa forme se meurt,  
Il hume ici ma future fumée...*

C'est une réminiscence du

*Calice balançant la future fiole* du délicieux traducteur d'Ulalume et du Corbeau de Poe, si merveilleusement peint par Mauclair, dans son beau livre *le Soleil des Morts*.

Voici deux autres jolis helminthes mallarméens :

*Sur les maisons des morts mon ombre passe,  
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir...*

On croit entendre le charmant

*O miroir,  
Eau froide, par l'ennui, dans ton cadre gelée !...*

Mais le distique valéryen est encore plus précieux. Je dirai de Valéry, pour être précieux, à mon tour, que c'est le « Chardin sur l'Oronte »... l'Oronte de Molière, bien entendu ; il tresse le Mal-

larmé en natures mortes, que les gens croient philosophiques, parce qu'elles sont mortes. Enfin, voici les derniers vers du *Cimetière marin*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Vieux Marin* de Coleridge :

*...O puissance sabbée,  
Courons à l'onde en rejaillir vivant !...  
Le vent se lève il faut tenter de vivre...  
Rompez, vagues, rompez d'eaux réjouies  
Ce trait tranquille où picoraient des focs.*

Certains disent : « ...où picoraient des loufoques... » C'est ce trait, piquant son idole, et même sa « valérydole », qui a déclenché la tarentule de Souday. Mais l'origine psychologique tient à ceci que Souday, las de s'entendre traiter de baderne radicalocritique, de Gustave Planche n° 2, et d'Homais-aux-pattes, a décidé tout à coup de porter au pinacle et au Panthéon, trois auteurs, dits rares : Claudel, ambassadeur de l'extravagance de Berthelot à Washington ; Valéry, auteur des *Rhumbs* [élu, par l'Académie, pour le même motif qui l'a fait élire par Souday] et, enfin, tantôt Gide [« Corydon », s'il vous plaît], tantôt Marcel Proust, selon l'humeur du dit Souday et la couleur du *Temps*. J'ai bien compté, en un mois, vingt articles de Souday, sur le thème Valéry-Claudel-Gide ou Proust, presque autant que sur le traité tchécoslovaque. Vingt dithyrambes où Souday dansait, nu, le thyrsé à la main, autour du *Cimetière marin*, de la *Jeune fille Violaine en fleurs* et de *Corydon* [s'il vous plaît].

La-dessus — et Vautel m'excusera de le rappeler — est arrivée, chez ce bon Sulfate, une crise de fureur et camisole, contre Victor Bérard, mon cher ancien copain de Louis-le-Grand, coupable, aux yeux de Souday, d'avoir écrit de fort beaux travaux, et fort originaux, sur *l'Illade* et *l'Odyssée* et d'avoir méconnu Wolf, le critique boche dit le « deuxième fléau d'Homère ou le Zoïle bis ». Sulfate de Souday a bien écrit douze colonnes du *Temps* [tempus legendi] pour expliquer que Wolf était une sainte merveille, un toto à la crème, un chéri, et Victor Bérard un calomniateur et un contempteur, un ignorant du grec, vomi par Bracke-ekkekex, ami intime de Souday, et

(1) Numéro du dimanche 4 décembre courant.

*Action Française  
9.12.1927*

qui lit Aristophane à livre ouvert. Tout en vitupérant Victor Bérard, par ailleurs assez calme, et tout en picorant son foc de belle manière, Souday affirmait que Bracke-ekkekex dégottait, dans les boîtes des quais, des premières éditions de presque tout.

*Bracke, en flânant, a mis la main sur un volume, inédit, où l'univers tout entier s'allume.*

Bref, Valérymane et Bérardophobe, mon pauvre Sulfate est bien touché.

Aussitôt après avoir lu *Cyrano*, j'ai télégraphié à Vautel, pour avoir de nouveaux détails. Puis je suis allé trouver l'inénarrable Frédéric Lefèvre, des *Nouvelles littéraires*, lequel, ayant consacré non seulement un *Uneuravec*, mais un *Volumavec* à Valéry, et imaginant des « entrevieux » de personnes qu'il va voir, mais qu'il n'écoute pas, est spécialement désigné pour savoir si Souday est curable ou non.

Frédéric Lefèvre avait justement, sur sa table, un exemplaire de *Rhumbs*, un de *Tête d'or* et un des *Caves du Vatican*, qui sont — je m'empresse de le dire — un ouvrage de Gide, une sorte de *Cy-Gide*, et non un pamphlet dirigé contre Son Eminence consolante Mgr Gasparri. J'en conclus que, frappé du même mal que Souday, il ne saurait me rassurer, et que je ferais mieux de courir m'informer auprès de Bracke-ekkekex en personne ; lequel Bracke a jadis questionné le ministre des Affaires étrangères et A LA CHAMBRE, S'IL VOUS PLAÎT, sur un accueil, selon lui trop frais, fait à Sulfate, lors d'un voyage de celui-ci à Rome (1).

Bracke, mon ancien et érudit collègue Bracke, a le nez carré, avec un lorgnon au-dessus du carré, des yeux inquiets et des jambes arquées, qui rappellent, en petit, le pont des Soupirs. Il en veut aussi à Bérard d'avoir touché à Homère, même avec une fleur, et il m'en veut, parce que je risais de son nez, de sa grosse voix en heu-heu-heu, et de son martèlement du marbre de la tribune ; parce que je risais aussi de son socialisme, qui lui va comme un chapeau melon à une grenouille ; et, enfin, parce que je suis antidémocrate au dernier point, et même quelque chose de plus, mettons miso-démocrate, pour flatter cet hellénisant.

Mais je le découvris en larmes, ce cher Desrousseaux [car, naturellement, il ne s'appelle pas Bracke], devant le numéro de *Cyrano*, à la page cruelle de Vautel... C'était donc vrai !

Léon DAUDET.

(1) Ceci, qui a l'air d'une blague, est la stricte vérité.